



4_ MONTAGE Lettres à nos aînés 24.10.20

PROLOGUE

Montée à l'alpage avec guirlande, installation balcon-Fabienne

Applaudissements + lames, musique continue sur le premier texte

->Entrée lampes tous (sauf Roger)

1_27.04.20 Chiara Mellini « L'écho lointain d'une valse de Chopin » Aurélie

EXPOSITION SITUATION COVID

2_2.04.20 Christine Gonzalez « Derrière nos écrans, tout est réel » Geneviève

3_11.05.20 Patrick Chuard « C'est un joli nom les vieux ! » Nicolas Rossier

Musique INTERMEDE 1 « Pintade »

LIENS-GENERATIONS

4_9.05.20 Mélanie Richoz « Vous êtes "vieux" mais si beaux » fin : extinction lampes

5_8.05.20 Marie-Rose Gehring « Comme toi j'ai été confinée quand j'étais enfant » Anne-Marie /ou voix téléphone à Aurélie qui va à la place de AMY avec lampe fatboy

6_31.03.20 Angélique Eggenschwiller « "Personne à risque", et le risque c'est moi » Aurélie retour à sa place

Fin texte : Aurélie monte escalier, lampe fatboy en main et ouvre son rideau côté harpe

Mathieu ouvre son rideau, accordéon debout devant clavier

Placement tablette Roger (Geneviève)

Musique INTERMEDE 2 « Les Andes »

->Entrée Roger sur musique (top clochette)

Fin : tous se couchent derrière fauteuils (sauf Nicolas et Roger)

7_25.04.20 Nicolas Couchepin « Papa, nous avons le choix de voler dans nos têtes » Nicolas Rossier avec ordi portable

8_28.05.20 François Ménétreay « Tes mémoires m'ont rendu la mienne » Roger/ suppl.Nicolas

CONCRET-ANECDOTES

9_21.04.20 Olivier Pitteloud « La photographie » Nicolas Roussi petites têtes sortent

Début texte : Musique suisse Mathieu seul

10_30.03.20 Isabelle Flükiger « Ma fille se languit de sa copine toute cabossée » Fabienne

Fin texte : Musique suisse tous avec lames

Musique INTERMEDE 3 « O'cazou »

Musique Mathieu seul: tous se placent avec journaux (rang 2 et 3 + derrière barrières)

COLÈRE

11_30.04.20 Marie-Claire Dewarrat « A vous, prisonniers de droit hors du commun » Geneviève

12_15.04.20 Bernard Challandes « Chers aînés, évadons-nous ! » Nicolas Rossier

13_1.04.20 Manon Schick « L'apprentissage du monde à l'envers » Fabienne

Musique Mathieu seul : Nico crapahute dans le gradin, aide-soignante et « Cécile » s'assoient place AMY

14_4.04.20 Matthieu Corpataux « Lettre à Cécile, et à vous toutes et tous » Nicolas Roussi

Nico au milieu à la guitare

Musique INTERMEDE 4 « Rumb'ABC »

TENDRESSE avec musique Mathieu avec les textes

15_25.05.20 Jean Prod'hom « Les oiseaux-lyres se sont échappés de leur volière » Roger/ suppl.Nicolas

16_9.04.20 Geneviève Pasquier « Vivre sans tendresse, il n'en est pas question... » Anne-Marie/ suppl. Fabienne

17_12.05.20 Fabian Grognez « Lettre affectueuse à mon ancienne maîtresse d'école » Nicolas Roussi

18_29.05.20 Serge Gumy « Ce monde que tu redécouvres n'est plus totalement le tien » Nicolas Rossier

+ Anne-Marie au balcon/ suppl. Fabienne

FINAL

Percu Mathieu Tous debout en ligne (rang Roger), gym.

19_7.04.20 Agnès Wuthrich « Tant de choses que peut-être on ne se disait plus » Geneviève/ tous

- musique italienne Zuerich

Amélie

8.10

①

LETTRÉ A NOS AINÉS

L'écho lointain d'une valse de Chopin

Ma très chère Nonna Bice, comme tu me manques! Cela fait des mois que je ne t'ai plus revue.



Toutes les fois où je pense à toi, un sentiment de nostalgie m'envahit. Je repense à ces étés où nous passions nos journées à concocter de délicieuses tartes aux fruits, ces matins où nous rigolions à ne plus pouvoir respirer, ces après-midi passés sous le grand marronnier à déguster nos glaces déglouinantes, ces nuits au coin du feu crépitant à la montagne. Ces moments me manquent beaucoup.

J'entends encore le son de ta douce voix lorsque tu me lisais des histoires pour m'endormir, je t'entends encore fredonner cette magnifique valse de Chopin. *(sur l'écoute)*

Hélas, cela n'est plus qu'un lointain écho. Tous ces souvenirs ont refait surface lorsque le virus s'est emparé de nous. Les rayons de soleil ont laissé place à la grisaille du Covid-19.

Celui-ci est arrivé le ventre vide, et repartira la panse bien pleine. J'espère que tu ne seras pas l'une de ses prochaines victimes.

Je pense fort à toi en cette période obs-cure. Je suis si triste que nous n'ayons pas pu nous voir à Pâques... Même si la recommandation du conseiller fédéral Alain Berset de ne pas se rendre au Tessin nous a rendus malheureux, nous l'avons respectée. Mais ce n'est que partie remise. D'ici à nos retrouvailles, reste bien à l'abri et repose-toi! Sache que je t'aime du plus profond de mon cœur! Passe le bonjour à Nonno et Zio et caresse Poli de ma part. La tua Chiaraetta. >>

CHIARA MELLINI

Chiara

ÉLÈVE AU CO DU BELLUARD, FRIBOURG

> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11h (lu-ve), sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Chiori mots

GENEVIÈVE

Gene. 10.10

②

(Cassia?)

LETTRE À NOS AÎNÉS

Derrière nos écrans, tout est réel

Va-t-on manquer de tendresse? C'est la première question que je me suis posée quand j'ai commenté à comprendre ce qu'il se passe. Mais je n'ai pas tout de suite compris. C'est venu à la suisse, en toute discrétion, sans déranger. D'abord un mail de mon employeur qui conseille d'arrêter de se faire la bise. Un mètre de distance sociale. Puis un mètre cinquante. Ensuite deux mètres. Et enfin, rester chez soi./L'équation semblait implacable: plus le virus gagnait du terrain, plus les centimètres se creusaient entre nous.

Alors oui, j'ai eu peur de manquer de tendresse. Ne plus voir mes parents, ne plus les serrer dans mes bras (les serrais-je suffisamment, avant?), ne plus faire la bise à mes collègues, ne plus pincer les joues de mes sublimes neveux, ne plus danser avec mon meilleur ami, ne plus partager la même bouteille de bière, ne plus attraper son bras

quand je m'enflamme, ne plus taper sa cuisse quand je ris trop fort.

Mais on comble les absences et les vides comme on peut. On remplit de nouveaux agendas, à coups de Skype, WhatsApp, FaceTime. Je télétravaille, je me télédouches et je télépérote. Je n'ai jamais été si loin des autres mais je ne les ai jamais autant aimés. Nous rions de nos nouvelles solitudes, de nos nouvelles habitudes, et je commence à m'y faire, à ces rendez-vous virtuels, car derrière nos écrans, tout est réel. Tellement réel.

Et peu à peu, la tendresse se déplace, jaillissant du printemps. La nature se fout du coronavirus et ne maintient aucune distance à coups de solutions hydroalcooliques. Tout s'entremêle; les branches, les fleurs, les herbes, les

odeurs, tout se touche, tout se frôle, c'est presque obscène quand on y pense. Et lorsque je lève la tête vers le ciel de ma ville, sans la moindre trace d'avions, bon sang, le bleu de mon ciel, je vous jure, c'est pas le même bleu! Et quand tout s'éteint, la nuit, le silence, les étoiles.

Il y a donc d'autres tendresses, c'est ce que je commence à comprendre. Je comprends lentement, je vous l'avais dit. Je vous embrasse et vivement la fin qu'on se serre fort. >>

CHRISTINE GONZALEZ
ANIMATRICE-CHRONIQUEUSE À RTS
ET FRANCE INTER, LAUSANNE



> Rubrique lancée de concert par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

GENEVIÈVE

Gene. 10.10

②

(Cousin?)

LETTRÉ À NOS ÂÎNÉS

Derrière nos écrans, tout est réel

Va-t-on manquer de tendresse? C'est la première question que je me suis posée quand j'ai commencé à comprendre ce qu'il se passe. Mais je n'ai pas tout de suite compris. C'est venu à la suisse, en toute discrétion, sans déranger. D'abord un mail de mon employeur qui conseille d'arrêter de se faire la bise. Un mètre de distance sociale. Puis un mètre cinquante. Ensuite deux mètres. Et enfin, rester chez soi. L'équation semblait implacable: plus le virus gagnait du terrain, plus les centimètres se creusaient entre nous.

Alors oui, j'ai eu peur de manquer de tendresse. Ne plus voir mes parents, ne plus les serrer dans mes bras (les serrais-je suffisamment, avant?), ne plus faire la bise à mes collègues, ne plus pincer les joues de mes sublimes neveux, ne plus danser avec mon meilleur ami, ne plus partager la même bouteille de bière, ne plus attraper son bras

quand je m'enflamme, ne plus taper sa cuisse quand je ris trop fort.

Mais on comble les absences et les vides comme on peut. On remplit de nouveaux agendas, à coups de Skype, WhatsApp, FaceTime. Je télétravaille, je me télédouches et je téléapérotes. Je n'ai jamais été si loin des autres mais je ne les ai jamais autant aimés. Nous rions de nos nouvelles solitudes, de nos nouvelles habitudes, et je commence à m'y faire, à ces rendez-vous virtuels, car derrière nos écrans, tout est réel. Tellement réel.

Et peu à peu, la tendresse se déplace, jaillissant du printemps. La nature se fout du coronavirus et ne maintient aucune distance à coups de solutions hydroalcooliques. Tout s'entremêle; les branches, les fleurs, les herbes, les

odeurs, tout se touche, tout se frôle, c'est presque obscène quand on y pense. Et lorsque je lève la tête vers le ciel de ma ville, sans la moindre trace d'avions, bon sang, le bleu de mon ciel, je vous jure, c'est pas le même bleu! Et quand tout s'éteint, la nuit, le silence, les étoiles.

Il y a donc d'autres tendresses, c'est ce que je commence à comprendre. Je comprends lentement, je vous l'avais dit. Je vous embrasse et vivement la fin qu'on se serre fort. >>

CHRISTINE GONZALEZ
ANIMATRICE-CHRONIQUEUSE À RTS
ET FRANCE INTER, LAUSANNE



> Rubrique lancée de concert par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

LETTRE À NOS AÎNÉS

C'est un joli nom, les vieux!

Plutôt que «chers aînés», je préfère dire «chers vieux». Par respect. Je me méfie du politiquement correct. Personne ne dit «les benjamins» pour désigner les jeunes. Avec mes cheveux qui blanchissent, signe que je rejoins gentiment votre club, permettez-moi de trouver que c'est un joli nom, les vieux! Je précise que je ne m'adresse pas ici à mes parents: nous n'avons pas besoin du journal pour communiquer, nous le faisons en direct.

Chers vieux, vous souffrez en ce moment. Et pas seulement de la pandémie. On vous gave de consignes de prudence. On vous parle comme à des demeurés. On vous martèle que vous êtes des personnes à risques. Vous devez sortir en cachette sous peine de vous faire enguir-

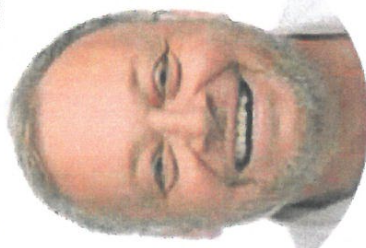
lander. On vous réprimande comme des chats qui font tomber des vases.

Avant cette pandémie, vous aviez déjà tout entendu. On vous reprochait d'avoir pollué la planète. On vous accusait de n'avoir rien fait pour rendre le monde plus propre ni plus juste. C'est qui ce «on»? Tous les gens oubliés du fait que l'eau potable à domicile ou la paix sociale nous ont été léguées par les générations précédentes.

On vous moralise parce que vous buvez trop. On vous reprend quand vous exprimez franchement vos opinions. Vos plaisanteries passent

mal. Il est urgent de vous mettre à l'informatique. Vous devez rester jeunes d'esprit. On vous ordonne de faire de l'activité physique et d'aller aux cours Migros apprendre le chinois. A l'âge de la vie où les ombres s'allongent, vous pensiez avoir acquis un chouïa de liberté. Illusion! Avec le confinement par-dessus le marché, c'est plutôt le camp de rééducation.

Un de mes meilleurs amis, qui avait la septantaine, vient de mourir aux soins palliatifs. Il disait l'injustice d'une existence qui va trop vite: à peine as-tu appris à vivre qu'il faut partir. Mais



il n'avait pas peur de la mort et ne regrettait rien. «Il faut profiter de la vie», a-t-il répété lors de ma dernière visite. Cher vieux, ne perdez pas une occasion de profiter, de savourer l'existence, de vous amuser, de faire des folies. Si vous n'en avez ni l'envie ni le loisir, eh bien faites ce qui vous plaît. Ne vous laissez pas emprisonner par des gens qui vous méprisent tellement qu'ils n'osent pas employer le mot «vieux». >>

PATRICK CHUARD
JOURNALISTE À LA LIBERTÉ.
VERS-CHEZ-PERRIN

> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinéo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

LETTRE À NOS ÂÎNÉS

Vous êtes «vieux» mais si beaux!

Mes chers parents,

Vous vous tenez à deux mètres de ma voiture pour saluer Fernand qui, installé sur la banquette arrière, agite sa petite main: «A bientôt grand-maman! A bientôt grand-papa!»

Vous ne me voyez pas car, émus de sa présence dont vous êtes privés depuis plusieurs semaines, vous le regardez lui.

Et moi, à travers l'apui-tête, je vous regarde, vous.

Je vous fixe comme si je ne vous avais pas vus depuis des années et m'aperçois soudain que vous êtes «vieux».

«Vieux» mais si beaux! Et davantage lorsque votre visage froissé de rides sourit à Fernand.

J'allume le moteur, actionne le boîtier de vitesses, recule et effectue quelque manœuvre avant de m'engager sur la voie publique en vous adressant, à mon tour, un geste de la main. «Ouvre l'autre fenêtre, maman! J'veux encore dire au revoir à grand-maman et à grand-papa», insiste Fernand, qui se penche vers vous jusqu'à ce que vous disparaissiez.

Je reviendrai bientôt vous livrer les courses. Des pommes, un ananas, des kiwis, encore des pommes, toujours des

pommes, des carottes, des échalotes, des asperges, des tomates, des petites pommes de terre nouvelles, de la farine, du beurre, du beurre et du beurre, de la levure, du mascarpone, un train de cinq côtelettes de porc préparées par le boucher qui devra scier l'os frontal, de la semoule de blé dur, de la pâte à nouille fraîche, des croquettes pour chats et de l'Aspirine Cardio®. Comme lors de chaque livraison, il manquera l'aliment farfelu que nous n'aurons pas trouvé en rayon... et je reviendrai encore.

Je vous embrasse, de loin... et vous aime, de près. »

MÉLANIE RICHOUZ

ÉCRIVAIN, BULLE. PHOTO MÉLANIE ROUILLER

► Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch



à brica murgue -

8.10

ATY

5

LETTRÉ DE NOS AÎNÉS

Comme toi, j'ai été confinée quand j'étais enfant

Chère Bérengère, mon arrière-petite-fille,

Tu es confinée, ma chérie, ton école est fermée, à cause d'un méchant virus. On ne le voit pas, on ne l'entend pas, et pourtant, il tue. Nous nous téléphonons tous les jours, et tu me poses des tas de questions. Ça t'intéresse vraiment de savoir comme c'était, l'école, quand j'étais petite? Est-ce que moi aussi j'ai été confinée comme toi maintenant?

Oui, j'ai aussi connu le confinement quand j'avais de 11 à 15 ans. Je vivais dans un pays en guerre, la France. Mes virus à moi, c'étaient des soldats, des bombes. On les voyait, on les entendait et on était souvent confiné dans la maison, caché dans la cave. Pour passer le temps, on n'avait pas de téléphone, pas de télé,

pas de jeux vidéo et, surtout, on avait faim.

A l'école, quand les sirènes sonnaient l'alarme, on se précipitait dans les abris. On s'asseyait par terre – pas de chaises –, on chantait, et la maîtresse continuait sa leçon d'histoire, de géographie ou de mathématiques.

Il y avait dans ces caves des sortes de vélos d'apparement. Six filles devaient pédaler pour aérer et éclairer l'abri. Je te l'ai raconté au téléphone, et tu as ouvert des grands yeux. «Et les garçons, ils faisaient quoi?» – Les garçons, il n'y en avait pas. Il y avait des écoles pour les garçons et des écoles pour les filles. Je n'ai

—) Anette

rencontré les garçons que plus tard, à l'université.

A la fin de l'alarme, nous retournions en classe, heureuses. Il faisait froid. Pas de chauffage. Nous gardions nos manteaux, nos bonnets en laine et nos gants. Pas pratique pour écrire. Et quand nous avions vraiment très froid, nous nous regroupons debout autour de la maîtresse, serrées les unes contre les autres... «Comme les manchots sur la glacer?» Oui, comme en Antarctique!

Ma chérie, toi, tu vis dans ta maison. Tu peux sortir, mais... tes copines et tes

copains de classe te manquent. Tu pourras bientôt les revoir. Le confinement ne sera alors plus qu'un mauvais – ou bon – souvenir, pour toi qui as pu jouer avec ton petit frère dans ton jardin. Et moi, je pourrai bientôt te voir «pour de vrai», te serrer dans mes bras avec un gros bisou. Mais ça, c'est pour plus tard.

Reste encore confinée quelques jours, et réjouis-toi du jour où le virus sera mort! Et continue à me poser des questions, je te répondrai. Ta Mamierose. >>

MARIE-ROSE GEHRING
LECTRICE, VILLARS-SUR-GLANE

> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch



Aurélie 10.10
12-10

6

LETTRÉ À NOS AÎNÉS

«Personne à risque», et le risque c'est moi

Jusqu'ici, le Covid-19 était pour moi l'équivalent d'une bonne blague. C'est vrai, une petite grippe, une camomille devant Affaires Conclues et le tour était joué. Quand M. Berset m'a conseillé de prendre mes distances avec ma grand-mère, ce sourire idiot qui m'engourdisait les zygomatiques est soudainement retombé.

Ma grand-maman, cette femme stupéfiante qui charrie deux fois son poids en compost pour nourrir son potager. Cette force de la nature qui prend la vie en pleine figure depuis plus de sept décennies. Inébranlable, ma grand-mère. Un peu apimée par les drames de l'existence, elle se relève, trébuché parfois mais avance, sa marocaine au bec et ses défunts au mur. Un roc ma grand-mère. Du jour au lendemain le rocher s'effrite.

«Personne à risque» qu'on souffle entre deux statistiques sur l'épidémie. Et ce risque c'est moi.

C'est nous. Ces milliers d'enfants et de petits-enfants que vous avez élevés, gâtés, goinfrés de bricelets et de mots tendres.

Nous voilà repus aujourd'hui, le ventre tendu et le cœur lourd à l'idée de refermer la boîte à biscuits. Parce qu'il manque soudain à notre quotidien vos conseils avisés, vos sourires lumineux qui chaque jour nous permettent d'avancer un peu plus sereins, un peu moins bancals dans la vie.

Sans vous, le monde redevient bancal. Tout fout le camp, la maison s'effondre.

Vous êtes nos murs porteurs. Et c'est drôle mais à l'heure où les portes des maisons de retraite sont closes et celles de nos grand-mères éfanées, vous n'avez jamais été aussi présents.

Vous êtes sur toutes les lèvres. Du téléjournal au Conseil fédéral, vous êtes dans l'œuf de Pâques qui patiente sur une comode ou au bras de Ridge qui se balade dans notre téléviseur. Vous êtes dans cette cuillère de sucre qu'on

ajoute à notre sauce tomate en répétant vos gestes, dans un morceau de papier d'aluminium qu'on conserve en les imitant. Vous vous vautre sur notre cœur. Parce qu'en désertant nos rues, vous avez envahi nos pensées.



Vous avez les oreilles qui sifflent ? Rasurez-vous, ce n'est pas un symptôme du Covid-19. C'est l'écho du vide que vous mesurez dans nos rues comme dans nos vies.

Soudain nous mesurons combien vous prenez de la place. Ça incitera peut-être quelques ingrats à vous sauter dans le bus ou la file de la Migros. Cette épidémie, c'est une piqûre de rappel. Elle nous rappelle combien ce bonheur est vulnérable, combien nos aînés sont fragiles, précieux, inestimables. Elle nous rappelle combien vous nous êtes essentiels. >

ANGÉLIQUE EGGENSCHWILER
CHRONIQUEUSE, CORNAUX

> Rubrique lancée de concert par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. À écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

LETTRE À NOS ÂÎNÉS

Papa, nous avons le choix de voler dans nos têtes

Cher Papa, la vie prend un drôle de tour ces jours, n'est-ce pas? Je ne peux plus venir te voir, et comme tu n'as pas tout à fait pris le virage de la technologie, je ne peux pas non plus te «skyper». Car nous passons notre temps à nous demander réciproquement: «Tu m'entends? Oui, mais je ne te vois pas. Attends, et comme ça, tu me vois? Eh bien oui, mais je ne t'entends plus! Mais que faire, mince ça coupe!»

Donc, exit le Skype.
Exit les embrassades sonores, pleines d'exclamations, de tapes dans le dos et de bisex.

Exit les souvenirs qu'on se raconte, les disputes parce qu'on n'est pas du tout du même bord politique, les réconciliations autour d'un verre.

Exit aussi les réunions de famille où l'on s'ennuie toujours un peu

mais qui nous manquent tellement maintenant.

Exit tous les petits bonheurs que nous avons appris, parfois péniblement, à nous offrir, toi et moi, en faisant peu à peu la paix sur nos énervements.

Exit, les moments de douceur qui reviennent depuis que tu es entré dans le 4^e âge et que j'arrive au seuil du 3^e, avec l'idée, diffuse en-core, longtemps cachée par une histoire commune souvent chamboulée, que nous ne sommes pas si éloignés l'un de l'autre.

Plus d'issues verbales à mes révoltes issues d'une jeunesse de plus en plus loin-

taine ou aux tiennes, adoucies d'une sérénité de plus en plus quotidienne.

Et toujours solitude, ou en tout cas son cortège de petits deuils et de charmes rentrés.

Jadis, toi et moi, on aimait plutôt la solitude; on savait bien que les moments de silence étaient bienvenus dans des vies souvent trépidantes. On était taiseux, on ne parlait pas trop de ce qu'on ressentait.

Mais, maintenant, les règles du jeu ont changé et, puisqu'on ne peut pas se voir, on se sent seuls, chacun chez soi. Papa, rappelons-nous que c'est surtout parce qu'on n'a pas le choix qu'on se sent seuls. C'est notre liberté qui est

atteinte, rien d'intérieur. On n'a pas le choix de l'isolement, mais on a celui de voler dans nos têtes.

Par exemple, on pourrait s'écrire. Le bonheur, au temps de la solitude, repenser aux moments heureux, ou même aux tristes, et les écrire. Si on notait chaque jour une idée qui nous traverse et dont nous pourrions parler, après? Car, bien sûr, il va y avoir un après. Et la douleur d'aujourd'hui sera le bonheur de demain. On aura tant de choses à partager! >>

NICOLAS COUCHEPIN
ÉCRIVAIN, CORMÉROD

> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinifo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. À écouter aussi Porte-Plume, à 11 h (lu-ve), sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aimés: redaction@laliberte.ch



LETTRE À NOS AÎNÉS

10.10 Roger 1)

8

Tes mémoires m'ont rendu la mienne

Chère grand-maman, je n'avais aucun souvenir de toi. Du moins jusqu'à ces dernières semaines où, profitant du fameux confinement, j'ai enfin poursuivi la transcription de tes mémoires.

Tu as passé les dix dernières années de ta vie, de 1937 à 1947, clouée au lit par la maladie qui t'avait paralysé le côté droit. Et c'est après sept ans de cette maladie que, toi la droitnière, tu t'es mise à écrire, de la main gauche, ton journal. Trois ans d'écriture et 519 feuillets remplis d'une calligraphie tourmentée mais à l'orthographe irréprochable, dans lesquels tu racontes ton enfance, ta jeunesse, tes voyages. Mais

aussi les événements de la vie de ta famille, de ta maison, de ton quartier du Bourg... et des guerres aussi, puisque tu en as connu deux. Et la grippe espagnole (tiens, ça me rappelle quelque chose!).

Ainsi, moi qui ne sais presque rien de ta vie, voilà que je suis avec toi presque tous les jours. Je sais tes ennuis de santé, ta foi profonde, tes amitiés. Et ton amour de la montagne, le train de nuit jusqu'en Russie, l'Exposition universelle de Paris en 1900.

la Ford T de ton papa... Bref je connais presque tout de toi, sauf tes amours, car comme tu l'écris: «Ce qui se passe dans un cœur de jeune fille ne s'étale pas sur le papier.»

J'arrive au feuillet 186. Nous sommes en 1943, année de ma naissance. Mes trois premières années et tes trois dernières sont intimement liées. J'apprends que je sais le plus clair de mon temps à tes côtés, toi immobilisée dans ton lit, moi faisant mes premiers pas. Moi



qui ne t'ai pas connue, je sais maintenant à quel point nous nous aimions, et que le moindre de mes sourires te faisait oublier tes souffrances.

Comme tout le monde, je n'ai aucun souvenir de mes trois premières années. Mais, grâce à ton journal, je me rappelle de tout. Je peux dire que j'étais (déjà!) un oiseau de nuit qui tardait à s'endormir. Surtout, je découvre à quel point j'étais ta raison de vivre. Je ne peux m'empêcher d'en être fier, et un peu triste de ne me souvenir de rien.

Ces dernières semaines, tu es devenue mon alliée, toi qui, pendant dix ans, n'as eu «d'autre horizon que le plafond de ma

chambre»... Ça remet un peu le confinement d'aujourd'hui à sa juste mesure! Le 6 avril 1947, quelques jours avant de partir pour le paradis, tu écris: «François aura bien une petite place dans son petit cœur pour y caser grand-maman.» J'avais un peu plus de 3 ans. J'en ai maintenant presque 80. Voilà, la place est faite. A bientôt. >>

FRANÇOIS MÉNÉTREY
LECTEUR, CORMINBOEUF

> Rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. A écouter aussi *Porte-Plume*, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

LETTRÉ À NOS AÎNÉS

La photographie

Il y a quelque temps, une de mes tantes a apporté une série de photographies du vieux temps. Sur l'une d'elles, noir et blanc, ou plutôt brun et jaune, il y a mon père, il doit avoir 15 ans. Il est un peu en retrait, on ne le voit pas tout de suite, assis sur la charrette. Devant lui, il y a le petit frère au visage arrondi et à la mine espiègle et la petite sœur en habit blanc au regard timide. Tout au bord il y a les parents à gauche le père, une main sur la ridelle, l'autre le long du corps, l'air gravé, ailleurs, peut-être au chantier: à droite la mère, grande, autoritaire, qui tient la lamette d'une main de fer. Derrière lui, sur la gauche, légèrement surélevé, belle comme l'été, la grande sœur.

Et lui, il est un peu en retrait, mais si on regarde bien, on voit qu'il est au

centre de la photographie, le visage basané, la cravate et le gilet des grandes occasions, un large sourire aux lèvres, prêt à croquer la vie. Même si elle s'annonce dure. Mais il sourit quand même. Ace qui vient. A l'épouse/pas encore rencontrée (l'épouse, c'est une autre photographie, reçue dans la même série du vieux temps. Elle est devant le chalet, au soleil, couchée à plat ventre sur un matelas pour



siniger la plage où on ne va pas. Elle doit avoir 16 ans, ou 18. Elle a la tête posée sur les bras croisés. Elle regarde le photographe improvisé.

Il y a comme une gravité dans ses yeux). Lui, il sourit aux enfants pas encore nés. Aux petits-enfants. Il en aura cinq. Parce qu'un jour il sera vieux, un jour il aura 80 ans. On voit bien, sur la photographie, qu'il n'y pense pas encore, il imagine qu'il est immortel, comme on le pense tous un peu, sans doute.

Maintenant, il est vieux, il a 80 ans. Et il se dit: ce n'est pas un virus qui va m'abattre. Ou bien: s'il m'abat, j'aurai quand même bien vécu. Ou bien: j'aimerais revoir les petits-enfants, leur couper un morceau

de viande séchée, leur ramasser une barquette de mûres.

La photographie se trouve quelque part dans un album mais il ne la sort jamais, il ne la regarde pas parce qu'il vit dans le présent. Même s'il est fatigué. Même si ça fait mal un peu partout, à l'épaule, au genou, à la hanche. Ça ne l'empêche pas de rigoler quand même. Et on retrouve alors le grand sourire d'autrefois, toujours prêt à croquer la vie. >>

OLIVIER PITTELOUD
ECRIVAIN, VILLARS-SUR-GLANE

> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Maria...
Fabienne

10.10
+12,10

10

LETTRÉ À NOS AÎNÉS

Ma fille se languit de sa copine toute cabossée

Chers résidents des homes de Suisse et d'ailleurs, en vous adressant cette lettre, je ranime des perles de mon quotidien sans coronavirus. De cela, je dois par avance vous remercier.

Deux fois par semaine, mes enfants passent la journée dans une crèche installée au dernier étage d'un home. Régulièrement, les résidents et les enfants ont des activités ensemble. Celle que préfère mon aînée, petite fille de 6 ans, est le *Handbad*, qu'elle prononce à la bernoise, avec un circonflexe sur le dernier a.

Pour le *Handbad*, donc: mélanger de l'huile d'olive et du sucre dans un bol, puis se frotter les mains avec cette mixture. Rincer ensuite le gommage à l'eau tiède, puis s'hydrater les mains avec une crème. Ma fille aime particulièrement celle à la lavande. Quand on va la cher-

cher, elle bondit vers nous, les mains en avant, pour nous faire sentir ses petites pattes, mélange de fleurs et de transpiration. Puis elle explique: «C'est tout doux», au cas où on n'aurait pas encore compris.

Le *Handbad* a ses habitués, principalement des dames avec lesquelles ma fille a noué une relation particulière, faite de rituels réconfortants et d'échanges dérou-

tants. Ainsi, M^{me} Schnyder lui a récemment raconté qu'à son époque, il n'y avait pas de téléphone. Ma fille en est restée toute songeuse. L'époque sans téléphone lui semblait devoir remonter au moins au temps des dinosaures. Après

avoir compris ce qu'elle pouvait, elle m'a expliqué d'un ton docte: «Tu sais, c'était très bien aussi, la vie sans téléphone...» M^{me} Schnyder lui avait raconté des anecdotes du temps d'avant qui lui avaient plu.

Quand on traverse le home pour rentrer à la maison, elle salue de sa voix claire: «Hallo, Frau Neuhaus! Hallo, Frau Ritter!» A force d'aller leur chanter des chants de Noël, de faire des bricolages et des *Handbad* avec les résidents, elle les connaît presque tous. Bien sûr, elle a ses préférences. Par exemple, M^{me} Neuhaus, qui a régulièrement des croûtes et des pensements. Ma

fillette la soupçonne de tomber beaucoup. Ça



La préoccupe. Les papotages réguliers les ont rendues proches, peut-être rient-elles ensemble en faisant leur *Handbad*. Il vient souvent, dans son petit cœur tendre de 6 ans, une pensée pour sa vieille copine toute cabossée.

Chers résidents, il y a chez moi une petite fille bien pressée de vous revoir. J'ai essayé le *Handbad* avec elle, mais ce n'est pas pareil. Il lui manque ses vieilles copines et leurs rituels, et surtout les abîmes de réflexion dans lesquels vous seuls savez la plonger... »

ISABELLE FLÜKIGER
ÉCRIVAINNE, BERNE

➤ Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

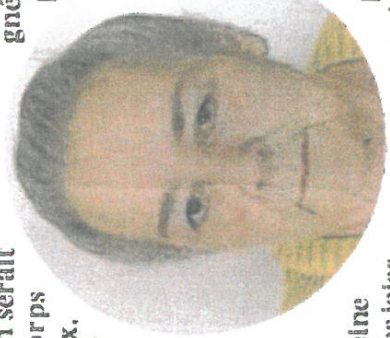
LETTRE À NOS AÎNÉS

A vous, prisonniers de droit hors du commun

Ceci n'est pas une lettre «aux aînés». Je vous écris à vous, Madame, Monsieur, prisonniers de droit hors du commun dans ce qui devrait être votre chez-vous. Certes soignés, distraits, chéris par les professionnels qui veillent avec cœur sur votre quotidien. Mais reclus, Embastillés. Pour votre protection, dit-on.

Étrange protection qui vous exclut de l'hospitalisation en cas de Covid-19, qui supprime sans avis médical vos traitements de physio, qui ne vous teste pas, qui ne teste pas au moins deux de vos proches pour maintenir un droit de visite, qui introduit près de vous soignants (testés?), bénévoles (testés?), civilistes (testés?) mais qui prohibe les microbes de vos fils, filles, époux, épouses, qui vous condamne à

perpétuité pour vulnérabilité, et nous savons vous et moi l'échéance imprévisible de cette perpétuité-là: à huitante, nonante, cent ans, on n'est pas «fragiles» sinon, on serait morts avant! Si le corps ou l'esprit, ou les deux, s'amenuisent, c'est pour laisser disparaître le roc étincelant de l'âme. Mais aucun technocrate sanitaire ne le sait. Ou du moins, pas encore...



Au terme d'une vie screeine ou douloureuse, après les joies et les chagrins de l'existence, après le labeur acharné, les luttes, les conquêtes sociales, après avoir produit tout ce qu'on vous a demandé de

produire, la sécurité, le bien-être, la richesse d'un Etat que vous avez célébré avec ferveur chaque 1^{er} août et si peu contesté, vous voici résidents assignés à résidence comme n'importe quel opposant à un régime totalitaire. Etonnant, non?

Qu'expliez-vous, dans votre doucereux x goulag, sinon la faillite des réformes de la santé et de la planification hospitalière? Que subissez-vous sinon la dictature du profit des assurances, mauvais risques que vous êtes? Tout cela sans mise en pli et la moustache qui trempe dans la soupe du soir.

Confinement. Le mot est joli, il sent la confiture et le fruit confit.

Enfermement. Celui-là pue les discriminations de la démocratie. Mais c'était la solution la moins chère.

Réinstez, Madame, Monsieur, puisque l'on vous a promus résistants. Exigez. Elevez vos voix libres. Ne tolérez jamais que l'on choisisse pour vous l'itinéraire, l'équipement, la météo et les compagnons de votre cordée dans le dernier effort de l'ascension vers le sommet. Je vous aime. >>

MARIE-CLAIRE DEWARRAT
ÉCRIVAIN, CHÂTEL-SAINT-DENIS

> Rubrique lancée par La Liberté, Arcinô, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

? Accord?

Nic Ros

12

LETTRE À NOS ÂÎNÉS

Chers aînés, évadons-nous!

Chers condisciples confinés, En cette ère de confinement, le concitoyen presque septuagénaire que je suis se doit d'être conséquent avec les mesures prises par le Conseil fédéral. Beaucoup de mots commençant par la même syllabe, vous l'avez sans doute remarqué. Ce n'est pas un hasard; je viens retrouver le livre *Les cons* de Frédéric Dard, alias San Antonio. Je vous en conseille la (re)lecture, chers congénères, pour rire d'abord, c'est bon pour la santé, comme disait l'autre, mais aussi pour dénoncer, avec consternation, la connerie de ceux ou plutôt de celui qui affirme que 100 ou 200 mille morts, ce n'est pas si grave si l'économie reprend au plus vite... Pour s'insurger aussi contre l'inconscience de ceux qui ont décidé que le 19 avril, date on ne peut plus arbitraire, l'on devrait sortir du confinement ou encore, de ceux qui sont prêts à

n'importe quels compromis pour que le football redémarre!

Au lieu de m'agiter le long des terrains, de courir le monde pour observer matches et joueurs, je me retrouve tout confiné au milieu de cartons de livres à trier. Pas le temps de ressentir le spleen du moment présent! Mieux, se plonger dans Baudelaire: «Pour ne pas sentir l'horrible fardeau qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer, sans trêve – mais de quoi – de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise.»

Oui, noyons-nous dans la richesse des mots et des sentiments de Baudelaire, enivrons-nous de vin avec modération bien entendu, enivrons-nous, sans comp-

ter, avec exagération même, de poésie et de vertu. J'y ajouterais de gratitude immense, indicible, incommensurable, pour tous ceux qui se battent, sans relâche, avec une force et un courage exemplaires, contre ce satané virus et qui font que la vie continue.

Poésie, vertu, gratitude, solidarité, des mots que l'on avait parfois oubliés, remplacés, croyait-on à tout jamais, par croissance, bénéfices, dividendes, délocalisations, globalisation, production, rentabilité, devenus le lexique préféré des poètes des «Temps modernes». Revoir aussi Charlie Chaplin, débordé le long de sa chaîne de production, n'était-ce pas prémonitoire? Hilarant, peut-être, pas seulement!



«Poétisons», nourrissons-nous de littérature, Camus, par exemple, *La Peste*, abrevons-nous de cinéma, assourdissons-nous de musique, Brassens et son vocabulaire fleuri, bien sûr! Chers aînés, évadons-nous, sautons les murs de ce confinement grâce à ces créateurs immortels, magiciens des mots, des images et des sons. Confinons-nous en mode plaisir!

Prenons soin de nous car nos enfants et petits-enfants ont encore besoin de leurs grands-papas ou grands-mamans, de leurs Nanou ou Papou. >>

BERNARD CHALLANDES
SÉLECTIONNEUR DE L'ÉQUIPE DE FOOTBALL DU KOSOVO, LA CHAUX-DU-MILIEU

> Rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Date

LETTRÉ À NOS AÎNÉS

phrase. dhk pan 7M4
pas notalique.

Bene.

13

L'apprentissage du monde à l'envers

Ma chère maman, «mieux vaut ça qu'une jambe cassée» m'as-tu répété à chaque chute de vélo ou petite déception durant mon enfance. Apparemment, toute une génération de personnes nées comme moi dans les années 1970 a été élevée avec ce dicton. Une façon de relativiser les problèmes et de se souvenir qu'il y a des choses plus pénibles dans la vie.

Sauf que cette fois, le coronavirus est plus grave qu'une jambe cassée. Et que ce n'est pas toi qui t'inquiètes pour moi, mais moi qui m'inquiète pour toi et pour papa. Ce Covid-19, c'est l'apprentissage du monde à l'envers. Les enfants font la leçon à leurs parents. J'ai dû vous enguirlander quand vous m'avez avoué être allés acheter des œufs chez Denner. Un carton d'œufs! Rien de bien dramatique, à première vue. Difficile de faire le lien

entre une petite sortie au magasin et un hôpital débordé de gens qui ont besoin d'une assistance respiratoire.

(Et pourtant, ce lien existe. Tu entres dans ta quatre-vingtième année, tu fais dorénavant partie des «personnes à risque».

Ce n'est pas très agréable pour une femme hyperactive, un brin rebelle, qui a travaillé toute sa vie, d'être considérée comme une personne vulnérable. Tu refuses ce qualificatif et la suppression de l'indépendance qu'il signifie.

Car tu le sais bien, toi, qu'il y a sur notre planète des millions de gens qui sont bien plus à plaindre. Que des milliers de réfugiés s'entassent dans des

camps surpeuplés sur l'île grecque de Lesbos, qu'ils n'ont même pas de savon, et que leur situation est absolument dramatique. Oui, ces personnes-là méritent le qualificatif de «vulnérables» et auraient un besoin urgent d'être évacuées et mises en sécurité. Oui, ces femmes, ces hommes, ces enfants qui ont dû fuir la guerre et doivent maintenant affronter la pandémie, démunis et désespérés, ceux-là ont besoin de notre soutien.



Pas toi. Tu t'insurges de voir l'inaction de nos gouvernements, tu me demandes: «Que pouvons-nous faire pour les aider?»

Et pourtant, aujourd'hui, c'est à toi, c'est à vous, les personnes âgées ou ma-

lades, que notre communauté pense. C'est de vous dont nous voulons prendre soin en suspendant momentanément notre vie. Alors tu as accepté mes remontrances, et dorénavant, vous restez à la maison. Je passe vous livrer les courses et vous voir de loin, dans le jardin. Je n'ai pas pu embrasser papa pour son anniversaire. J'aimerais tellement vous prendre dans mes bras, mais je dois vous protéger, parce que je vous aime. Et parce que cette fois, les conséquences seraient plus graves qu'une jambe cassée.

MANON SCHICK
DIRECTRICE D'AMNESTY INTERNATIONAL SUISSE, LAUSANNE

➤ Rubrique lancée de concert par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Manon

Nico.

14

Lettre à Cécile, et à vous toutes et tous

Je ne te visite pas assez je le sais. J'ai toujours un sac plein d'excuses dans lequel je pioche trop facilement: trop de boulot, trop de projets, des amis à la maison ce soir, je ne suis pas chez moi aujourd'hui, je suis à l'étranger cette semaine... Mais je ne te visite pas assez, c'est certain.

J'avais prévu de venir en janvier, j'avais prévu de venir en février. Je me suis dit que mars serait parfait et puis voilà, finalement, chacun chez soi, ne surtout pas mélanger les générations. Vous protéger, en restant à la maison.



Alors je t'ai appelée mais comme tu n'entends presque plus rien, le téléphone montre bien vite ses limites. J'ai beau hurler dans le natel, tu répètes un je comprends rien/désolé.

Et puis, quand l'aide-soignante t'explique, ta voix aiguë «oh c'est Matthieu! Il me fait tellement rire.» Et moi qui crie si fort: «Salut Cécile! Salut Cécile!» que les voisins ont dû me prendre pour un fou.

«Quand est-ce qu'il vient?» Dès que le virus sera parti lui, a répondu l'aide-soignante, avec une infinie tendresse. Sans elle, jamais Cécile ne

m'aurait entendu et le lien aurait semblé rompu. Promis, je viens, dès que le virus sera parti, je viens, plus d'excuse cette fois. Seulement des mercis. A toutes ces personnes qui accompagnent Cécile et à tous les autres. Et des tenez bon à tous les autres qui sont bloqués chez eux. Et je te ferai rire - Cécile tiens-toi prête, j'aurai un sac plein de mes meilleures blagues. »

MATTHIEU CORPATAUX
ÉCRIVAIN, FRIBOURG/
Photo Nicolas Brodard

➤ Rubrique lancée de concert par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Les oiseaux-lyres se sont échappés de leur volière

Chère Anna, vous ne souhaitiez pas mourir sur les planches ou, ajoutez-vous en souriant, comme Tom Simpson sur sa bicyclette. Vous ne souhaitiez pas non plus qu'une maladie vous oblige à livrer une ultime bataille qui vous aurait dérobé la possibilité même de mourir vivante. Vous souhaitiez en somme la voir venir et lui emboîter le pas. Vous avez demandé que, le moment venu, personne ne vienne vous en distraire, ni vos proches ni vos amis; j'ai besoin, disiez-vous, de quelques jours pour mourir, seule, comme saint Augustin.

L'équipe de la Soldanelle a tout fait pour que vos vœux soient exaucés; vous n'avez pas souffert, si bien que vous avez pu, pendant de longues heures, regarder

par la fenêtre ouverte le lieu où vous vous éclipseriez lorsque plus rien ne vous retiendrait.

Je vous ai promis que je reviendrais lorsque tout serait fini, pour vous donner des nouvelles du monde. Vous avez souri. Me voilà:

/ Je me suis rendu ce matin à la Soldanelle, par le sentier qui longe la Corcelette, d'où j'ai aperçu la fenêtre aux volets bleus; la vie continue, un nouvel hôte occupe votre chambre. J'ai salué avant d'entrer le jardinier qui taillait les rosiers. Le livre d'or était ouvert sur la table de l'accueil; la photographie sur

laquelle vous figurez a été prise dans le jardin d'hiver, vous semblez si loin déjà. J'ai écrit ces quelques mots au verso.

L'infirmière m'a rejoint à la cafétéria, on s'est embrassé. Le soleil glissait derrière les épicéas, on a bu un thé; elle s'est réjouie d'avoir su faire respecter votre volonté.

Puis elle s'est levée et m'a prié de la suivre; elle m'a relaté en chemin qu'un incident avait eu lieu la veille: la résidente qui assistait la responsable de la volière avait oublié de refermer la porte, si bien que les oiseaux avaient dès l'aube pris la clé des champs.



→ meyle, fms we en fait

Tous les résidents du home étaient dans la prairie, tête en l'air: les oiseaux s'étaient perchés sur les arbres tout proches, aussi peu décidés à s'éloigner de leur prison qu'à la réintégrer un jour. C'était une nuée d'oiseaux des îles et d'oiseaux-lyres qui voletaient dans les saules, les pommiers et les sorbiers; c'était comme un rêve et personne ne souhaitait en sortir.

Chère Anna, voilà les mots que je souhaitais vous adresser avant qu'ils ne s'envolent, pendant qu'ils vous enveloppent encore et que, par un tour de passe-passe mystérieux, ils vous libèrent et vous retiennent, loin de nous et parmi nous. >>

JEAN PROD'HOM
ÉCRIVAIN, CORCELLES-LE-JORAT

15.10.20

Roşca

(15)

(17)

AMY 10.10

16

15

LETTRÉ À NOS AÎNÉS

Vivre sans tendresse, il n'en est pas question...

Chères aînées, chers aînés, vous souvenez-vous de cette chanson interprétée par Bourvil en 1963?

*On peut vivre sans richesse/
Presque sans le sou/Des seigneurs et des princesses/Y'en a plus beaucoup/Mais vivre sans tendresse/On ne le pourrait pas...*

Non, non, non, non, on ne le pourrait pas!

La tendresse... Marie Laforêt l'a aussi chantée en 1969, et de nombreux autres interprètes. En ce moment, une version enregistrée par 45 musiciens confinés fait le tour du monde.

Comme cette chanson résonne aujourd'hui!

Mais vivre sans tendresse/Il n'en est pas question/Non, non, non, non/Il n'en est pas question.

Vous qui, en ce moment, êtes éloignés de vos familles et de vos amis, j'ai une pensée toute particulière pour vous. Une pensée tendre. Car le saviez-vous? La tendresse, elle, n'est pas confinée! Elle voyage comme bon lui semble, elle remonte parfois le courant du temps et revient en mémoire. Comme une chanson.



Et si je cherche bien au fond de moi, de la tendresse, j'en ai reçu. De mes parents bien entendu, mais aussi de mes grands-parents. Et c'est celle-ci dont je voudrais parler.

Je me souviens de mon grand-père et de ma grand-mère comme vivant sur un îlot de paix, entre jardin et poulailler, en dehors du temps. Un tableau immuable. Leurs petites habitudes, la cuisine au saindoux de ma grand-maman (un goût que je n'ai jamais retrouvé), le jambon à l'os de la benichon qui dé-passe d'une immense casserole, sa façon de rouler les «r» en nous avertissant de «ne pas aller à la rrroutes!»

Tous ces petits épisodes sont gravés en moi, ce sont des instants de tendresse reçus de mes aînés. Je vais les rechercher parfois quand j'en ai besoin, j'en ai une réserve pour la vie/j'ai l'intime conviction que ces petites touches de ten-

pas trop nostalgique

dresse, vous les avez aussi semées tout au long de votre vie. Elles se sont fixées dans des cœurs, même à votre insu.

Si le temps, aujourd'hui, vous paraît long (long, long, long, long, comme dit la chanson), allez les rechercher, vous verrez qu'elles réferont surface sans se faire prier.

La tendresse donnée et la tendresse reçue ne s'effacent pas.

Je vous embrasse très tendrement. >>

GENEVIÈVE PASQUIER
CODIRECTRICE DU THÉÂTRE DES OSSES,
GIVISIEZ

> Rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien Jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Lettre affectueuse à mon ancienne maîtresse d'école

Ma très chère Jacqueline, en ces temps difficiles, l'envie de venir à l'essentiel m'est apparue forte et intense. C'est pourquoi je prends le temps de vous écrire ces quelques mots. Imaginez le bonheur que je ressens au moment où ma plume frôle la douceur du papier fraîchement acquis. Quel plaisir de retrouver cette amie qui m'a tant accompagné sur les chemins de ma vie. A nouveau, ma main parcourt cette vaste étendue blanche, libre d'imaginer, de créer. ✕

Notre dernier échange m'a beaucoup touché. Votre amour de la vie me reconforte alors que le monde semble s'être éteint le temps de cette pandémie qui plonge l'humanité dans la peur. Je me rappelle le temps où vous étiez assise à

votre bureau, ou droite devant le tableau noir, recouvert de grosses lettres écrites à la craie. Je me souviens de vos lunettes rondes qui entouraient vos yeux attentifs, votre chevelure ondulée et dorée. Moi, élève souvent perturbateur [®] derrière mon pupitre gorgé de livres scolaires, [®] que ma mère avait pris grand soin d'envelopper dans de belles fourres cartonnées. Je me souviens surtout de cette passion avec laquelle vous meniez votre travail.

Nos routes se sont à nouveau croisées un jour d'automne. Lorsque nous nous sommes parlé au téléphone, la

première fois depuis 15 ans, quelle ne fut pas ma surprise de constater que vous aviez instantanément reconnu ma voix.

Autour d'un café et d'une petite douceur sucrée, nous nous étions ensuite revus, deux adultes parlant avec émotion de leur chemin de vie respectif et de leurs souvenirs communs.

Aujourd'hui, confidentiellement obligé, nous sommes contraints de nous retrouver par le biais de la correspondance. Mais pourquoi l'écriture serait-elle une contrainte? Au contraire, elle possède en elle le pouvoir d'exprimer davantage d'émotions. Au travers de nos



échanges, je suis ravi de constater que vous ne manquez pas de ressources pour vous occuper et que vos journées se passent au mieux. Qu'importe la morosité ambiante, nous poursuivons notre rituel avec ces mots qui nous servent à partager nos joies et nos peines en ces temps incertains.

Chère Jacqueline, je vous embrasse tendrement. Surtout ne perdez jamais cette profonde sagesse qui m'inspire à chaque instant. Douces et affectueuses pensées! >>

FABIAN GROGNUZ
LECTEUR, ECHALLENS

> Rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura* et *Le Nouvelliste*. À écouter aussi *Porte-Plume*, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aînés: redaction@laliberte.ch

Nic Ros

15.10.20.

18

Date

LETTRÉ À NOS AÎNÉS

Ce monde que tu redécouvres n'est plus totalement le tien

Ma chère maman,

Je t'écris cette dernière *Lettre à nos aînés* quand bien même, après deux mois de confinement strict, nous avons recommencé à nous voir. La première fois avec des fourmillements dans le ventre – l'impatience, bien sûr, mais aussi la vague impression de transgresser la règle du bon docteur Koch.

Depuis, nous avons pu célébrer la Fête des mères en petit comité, babiller dans ton salon devant un café et partager un repas avec les miens. Alors, la vie d'avant? Pas tout à fait. Car, depuis le Covid-19, ce monde n'est plus totalement le tien. Sagement, pendant des semaines, tu t'en es tenue à l'écart. Il faut dire qu'en

plus d'Alain Berset, nous, tes enfants, t'avons fait nos recommandations – ou carrément la morale? De plus, ma sœur Laurence s'est aimablement occupée de faire tes courses.



Toi, reconnaissante, obéissante aussi, tu t'es adaptée sans mot dire à ce régime draconien, avec la discrétion qui te caractérise. Surtout, ne pas déranger. Faire ce qu'on nous dit. Jusqu'à ce coup de fil où tu as laissé parler le cœur. Et où tu m'as expliqué que tu trouvais la solitude pénible à la longue, empêchée que tu étais de dispen-

ser ta tendresse, en particulier à tes petits-enfants...

Aujourd'hui, tu ressors un peu, au magasin, dans le quartier pour une petite promenade quand tu en as la motivation. Mais, sans toi, ce monde a pris de nouvelles habitudes que tu redoutes de ne pas comprendre ou de ne pas savoir appliquer – «faire faux», une autre hantise de ta génération.

Dans cet environnement que tu redécouvres, je te sens légèrement handicapée. Des entraves invisibles te lient les mains, ailes rognées,

voiles ramenées alors que se lèvent les alizés de libertés retrouvées. Hélas, nous n'osons pas encore joindre les gestes à la parole, aussi aimante soit-elle, ni à nos yeux qui pétillent. Que veux-tu, le virus est passé par là. Il nous a imposé une «distanciation sociale» qui me pèse à moi aussi. Car je reste dans l'âme ton garçon au cœur de pirate. Et je sais quels trésors de tendresse se cachent entre tes mains. Il me tarde d'y revenir. A bon port. >>

SERGE GUMY
RÉDACTEUR EN CHEF, FRIBOURG

> Ce texte met fin à la Lettre à nos aînés, rubrique lancée par *La Liberté*, *Arcinfo*, *Le Quotidien jurassien*, *Le Journal du Jura*, *le Nouvelliste* et l'émission de la RTS *Porte-Plume*. Lire aussi en page 14.

- Choeur
- Rumba - le chronique -

LETTRE À NOS AÎNÉS

Tant de choses que peut-être on ne se disait plus

Chères et chers vous, au moment d'écrire cette lettre, évidemment, c'est à vous que je pense d'abord, qui vous êtes retrouvés confinés. Privés d'une grande partie de ce qui doit faire la joie d'un retraité. Les sorties d'abord, les voyages, les amis et la famille. Et ces balades que peut-être vous n'osez même plus faire - de peur du regard désapprobateur des gens.

Mais je pense aussi à ma grand-mère qui, à 90 ans, ne laissait pas passer une journée sans son verre de rouge et sa sortie au grand air, pour qui les visites de ses petits-enfants étaient une telle fête. Je pense à la grand-mère de mes enfants - une femme active, grande voyageuse, toujours occupée - cantonnée désormais à son appartement.

Je pense à tous ces petits bonheurs perdus, à ce que cette histoire de virus

nous a pris - à vous, en particulier. Et ça me rend triste.

Et puis je pense à tous ces gens - et ils sont nombreux - qui se mobilisent. A ma fille qui, à 14 ans, n'a pas hésité à proposer ses services

aux voisins de l'immeuble et qui, chaque jour, dé-laisse devoirs, séries et réseaux sociaux pour aller livrer les uns et les autres. J'entends et je vois aussi la reconnaissance émue de ces personnes, leur surprise presque face à cet acte de solidarité.

Je pense à tous ces grands-parents qui apprennent à utiliser ordinateurs et autres tablettes différemment - pour le simple plaisir de communiquer avec

leurs proches. A leurs petits-enfants de l'autre côté de l'écran, qui s'inquiètent pour eux et leur prodiguent conseils de prudence et de sécurité - comme si les rôles étaient tout à coup inversés. Je pense à ces échanges programmés où on se dit tant de choses que peut-être on ne se disait plus.

Courage. Fais attention à toi. Tu me manques. Je t'aime.

Sur tout je pense à nous tous. Je pense à ce que nous sommes en train d'accomplir. Je pense à tous ces gens qui ont dû fermer leur commerce. A tous ces spectacles annulés. A ces soirées au bistrot qui n'auront pas lieu. A ces matches et autres séances de sport déprogrammés.

plaisirs qui faisaient notre vie et auxquels nous avons renoncé. Pour nous protéger nous, et nos proches. Pour épargner le système de santé aussi. Mais d'abord pour vous protéger vous, les plus vulnérables face à l'épidémie.

Et je me demande si finalement cette histoire de fous - contrairement à ce qu'on pourrait croire - ne serait pas en train de nous rapprocher de vous. Et tout à coup je suis moins triste. Et à mon tour, j'ai envie de vous le dire. C'est sûr, vous nous manquez. Et on vous aime. Alors courage. Faites attention à vous.

AGNÈS WUTHRICH
JOURNALISTE RTS. PRÉSENTATRICE DU 12:45

Rubrique lancée par La Liberté, Arcinfo, Le Quotidien jurassien, Le Journal du Jura et Le Nouvelliste. A écouter aussi Porte-Plume, à 11 h, sur RTS-La Première. Pour vos lettres à nos aimés: redaction@laliberte.ch



(TANT DE CHOSES QUE PEUT ETRE ON NE SE DISAIT PLUS)

Mardi 7 avril 2020

Geneviève : Chères et chers vous, au moment d'écrire cette lettre, évidemment c'est à vous que je pense d'abord, qui vous êtes retrouvés confinés. Privés d'une grande partie de ce qui doit faire la joie d'un retraité.

Roger : les sorties d'abord

Fabienne : les voyages

Nico : les amis et la famille.

Nicolas : Et ces balades que peut-être vous n'osez même plus faire – de peur du regard désapprobateur des gens.

Aurélie : Mais je pense aussi à ma grand-mère qui, à 90 ans ne laissait pas passer une journée sans son verre de rouge et sa sortie au grand air, pour qui les visites de ses petits enfants étaient une telle fête.

Fabienne : Je pense à la grand-mère de mes enfants – une femme active, grande voyageuse, toujours occupée – cantonnée désormais à son appartement.

Geneviève : Je pense à tous ces petits bonheurs perdus, à ce que cette histoire de virus nous a pris - à vous, en particulier. Et ça me rend triste.

Nico : Et puis je pense à tous ses gens – et ils sont nombreux – qui se mobilisent.

Geneviève : A ma fille qui, à 14 ans, n'as pas hésité à proposer ses services aux voisins de l'immeuble et qui, chaque jour, délaisse devoirs, séries et réseaux sociaux pour aller livrer les uns et les autres. J'entends et je vois aussi la reconnaissance émue de ces personnes. Leur surprise presque, face à cet acte de solidarité.

Nicolas : Je pense à tous ces grands-parents qui apprennent à utiliser ordinateurs et autres tablettes différemment – pour le simple plaisir de communiquer avec leurs proches.

Nico : A leurs petits-enfants de l'autre côté de l'écran, qui s'inquiètent pour eux et leur prodiguent conseils de prudence et de sécurité – comme si les rôles étaient tout à coup inversés.

Aurélie : Je pense à ces échanges programmés où on se dit tant de choses que peut-être on ne se disait plus. Courage.

Fabienne : Fais attention à toi.

Roger : Tu me manques

Anne-Marie : Je t'aime.

Geneviève : Surtout je pense à nous tous.

Nico : Je pense à ce que nous sommes en train d'accomplir.

Aurélie : Je pense à tous ces gens qui ont dû fermer leur commerce.

Nicolas : A tous ces spectacles annulés

Roger : ces soirées au bistrot qui n'auront pas lieu

Fabienne : ces matchs et autres séances de sport déprogrammés.

Aurélie : A tous ces petits plaisirs qui faisaient notre vie et auxquels nous avons renoncé.

Anne- Marie : Pour nous protéger nous, et nos proches.

Nico : Pour épargner le système de santé aussi.

Fabienne : Mais d'abord pour vous protéger vous, les plus vulnérables face à l'épidémie.

Geneviève : Et je me demande si finalement cette histoire de fous – contrairement à ce qu'on pourrait croire – ne serait pas en train de nous rapprocher de vous. Et tout à coup je suis moins triste. Et à mon tour, j'ai envie de vous le dire. C'est sûr, vous nous manquez.

Anne-Marie : Et on vous aime.

Nico : Alors courage.

Roger : Faites attention à vous.

Geneviève : Agnès.